VICARIAT DU MACKENZIE.

Rapport sur la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de 1882 à 1886 inclusivement.

LETTRE DU R. P. DUCOT.

Mission de Sainte-Thérèse, le 12 février 1887.

La Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de récente création, est une dépendance de la Mission de Sainte-Thérèse du Fort-Norman. Cette mission, si on peut donner ce nom à un poste où le missionnaire est sans abri, est située sur la rive droite du fleuve Mackenzie, au pied d'un petit rapide nommé Loue-a-mi, près d'un fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Placée entre la Mission du Sacré-Cœur de Jésus du Fort-Simpson et celle de Sainte-Thérèse du Fort-Norman, elle est à sept ou huit journées de marche de celle-ci et à quatre journées de la première. Les Indiens qui la fréquentent, au nombre d'environ deux cents, appartiennent à trois nations différentes. Ce sont : 1° des Esclaves, qui sont les plus nombreux ; 2° des Montagnards ; 3° des Flancs-de-Chiens.

Jusqu'en 1882, plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu le prêtre ; d'autres, n plus grand nombre, évangélisés autrefois ou baptisés enfants par le R. P. Grollier, avaient depuis de longues années, quelques-uns depuis près de vingt ans, interrompu toute relation avec le missionnaire catholique. Ce dernier ne se rendait pas chez eux, et eux-mêmes ne visitaient plus la Mission où il faisait sa résidence. Mais, par contre, à chaque hiver, les sauvages recevaient, dans leurs forêts, la visite du révérend ministre protestant du Fort-Simpson. Ce Révérend se flattait de les compter tous au nombre de ses ouailles. La plupart d'entre eux, en effet, dans leur simplicité, con-

fondaient le ministre avec le prêtre catholique; aussi avaient-ils apporté au ministre leurs enfants à baptiser, croyant les présenter à l'un de nous. Par suite de la même erreur, tels autres, qui se signalent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la seule prière, disaient-ils, qu'ils eussent apprise du *Priant*, refusaient de m'écouter, croyant avoir toujours été protestants; et tels autres disaient avoir été baptisés par le *Prêtre* les enfants qu'ils avaient présentés au ministre et *vice versâ*. Comme ils donnent indifféremment le nom de *Priant* à l'un et à l'autre, on s'explique aisément cette confusion d'idées dans leur esprit.

C'est en 1879 que S. Gr. Mgr FARAUD, notre bien-aimé Vicaire apostolique, lors de sa visite pastorale à Notre-Dame de Bonne-Espérance (Fort Good-Hope) me confia la charge des Indiens du Fort du Petit-Rapide, Mission que je mis sous la protection de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Malgré les désirs de Sa Grandeur, ce ne fut qu'à l'hiver de 1882 que je pus visiter ces Indiens. Toutefois, l'été précédent, en me rendant à la Providence, j'avais eu l'occasion de faire leur connaissance. En effet, les berges de la Compagnie qui m'amenaient s'arrêtèrent quelques heures au Fort du Petit-Rapide. Là se trouvaient alors réunis à peu près tous les Indiens de ce poste, mes futures ouailles. Aussitôt débarqué, je m'empressai de leur tendre la main et cherchai à lier conversation avec eux; mais leur accuei fut des plus glacials. A peine répondaient-ils à mes civilités. Ils paraissaient se méfier de moi. Ils ricanaient et chuchotaient et plusieurs me sommaient, sans cérémonie, de leur donner du thé. Mais, comme je ne venais pas les acheter, je ne leur en donnai pas une seule feuille. Peu avant mon départ, un Montagnard, que je n'avais pas vu en débarquant, vint à ma rencontre, et, après m'avoir gracieusement tendu la main, comme s'il me connais-

sait, il m'invita à me rendre dans sa loge pour baptiser son enfant. Ce fut ma première conquête et la seule marque, à peu près, de sympathie, que je reçus alors, si j'en excepte toutefois la famille catholique du commis de ce poste, laquelle me reçut très cordialement. En me rembarquant pour reprendre mon voyage vers la Providence, je saluai de nouveau ces pauvres sauvages et leur promis ma visite pour l'hiver suivant.

Donc, le 17 janvier 1882, fidèle à ma promesse, je quittai mes confrères de Notre-Dame de Bonne-Espérance et me dirigeai en raquettes vers la Mission de Sainte-Thérèse pour me rendre de là au Petit-Rapide, Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Comme je devais me construire un pied-à-terre à ce dernier poste, j'emmenais avec moi deux jeunes gens et une traîne attelée de quatre bons chiens. Après dix jours de marche, j'étais à Sainte-Thérèse. Je dus m'y arrêter quelque temps, pour y laisser reposer mes chiens et y attendre des vivres, qui ne vinrent pas. Après plusieurs semaines de ce jeûne forcé, mes jeunes gens n'en pouvaient plus et mes chiens dépérissaient faute de nourriture., Je dépêchai donc un serviteur vers un camp d'Indiens avec des articles de traite destinés à obtenir en échange quelques provisions. Il mit dix-huit jours à faire ce voyage, et, lorsqu'il revint, hélas! il tirait lui-même sa traîne vide... Il était parti du camp avec une grosse charge de viande; mais ses chiens, épuisés par le jeûne des premiers jours, n'accélérant pas leur vitesse au gré de ses désirs, il avait eu la cruauté, après les avoir tourmentés de diverses manières, de les assommer à coups de bâton. Obligé dès lors de haler lui-même sa traîne, il dut reconnaître bientôt que ce travail était au-dessus de ses forces. Le voilà donc réduit à se débarrasser de sa cargaison et à l'abandonner le long du chemin à la merci des loups et des carcajous.

C'est avec de tels serviteurs qu'on est cependant obligé de vivre quand on n'a pas de Frère convers, et, pour le dire en passant, sept fois j'ai été abandonné d'eux et laissé seul dans des circonstances tout à fait pénibles, sous le seul prétexte qu'ils s'ennuyaient ou que la nourriture, la seule que j'eusse à leur donner, ne répondait pas à leur appétit.

Je me hâtai de congédier mon trop vif serviteur. Pas de vivres et plus de chiens ! comment partir pour Notre-Dame du Sacré-Cœur? Notre bonne Mère du ciel vint à mon secours. Comme je méditais de nouveaux plans pour réaliser mon projet, l'express de Good-Hope arriva au Fort Norman, ou, si vous aimez mieux, à Sainte-Thérèse, car c'est tout un. C'était M. Gaudet, notre paroissien de Good-Hope, le commis en charge de ce poste, qui l'amenait. Il voyageait de conserve avec M. Wilson, commis du Fort Peel's-River, presbytérien de religion. Je m'empressai de leur rendre visite, et je fus reçu avec la plus grande courtoisie. Enhardi par ce bon accueil, je me hasardai à réclamer leur aide pour reprendre mon voyage vers le Petit-Rapide, éloigné de sept à huit journées de marche de Sainte-Thérèse. Non seulement ces messieurs accédèrent à mes désirs, mais ils poussèrent la délicatesse jusqu'à m'offrir le couvert tout le temps du voyage, si je partais avec eux (car ils se rendaient au Petit-Rapide et au Fort-Simpson), et ils m'encouragèrent fortement à mettre mes projets à exécution. Enfin, ils poussèrent la complaisance jusqu'à me donner tout le temps nécessaire pour faire mes préparatifs.

L'évêque anglican, le fameux Bishop Bompas, de plaisant souvenir, qui hivernait au Fort-Norman, ayant appris mon prochain départ, forma le dessein de me suivre, mais ce fut vainement qu'il sollicita la même faveur que moi de son coreligionnaire. Il essuya un refus catégorique. Sur

ces entrefaites, deux de mes chiens, laissés pour morts le long du chemin par mon jeune homme, étaient revenus à la Mission dans un état pitoyable, le poil hérissé, couverts de sang, marchant péniblement, et l'un d'eux estropié. Sans hésiter, je les attelai à un tronçon de traîne, juste assez long pour recevoir, avec mes couvertures de lit, ma chapelle et deux ou trois jours de vivres pour mes chiens. (Ces vivres furent dévorés la nuit suivante par les chiens des autres voyageurs, grâce à l'incurie de mon serviteur.) C'est ainsi équipé que je quittai Sainte-Thérèse, le 9 du mois de mars, le cœur rempli de joie et d'espérance. Après sept longues journées de marche forcée, j'arrivais enfin à Notre-Dame du Sacré-Cœur, épuisé de fatigue et mourant de faim. Mais les joies de l'arrivée me firent bientôt oublier les peines de ce voyage. Le commis en charge du poste, métis catholique, s'empressa de m'introduire chez lui et de m'offrir son meilleur appartement. Je dus aussi, malgré mes représentations, accepter un lit, le seul disponible, tandis que mes compagnons de voyage, les messieurs de la Compagnie, ces gros bonnets du pays, couchaient à mes côtés sur le plancher et sans matelas. C'est là que je passai trois mois.

Ce furent trois mois de vraie prison. N'était-ce pas une prison, en effet, que cette bicoque où je n'avais ni livre ni papier, mon hôte ne sachant pas lire; prison où je ne souffrais pas moins de la faim que de la solitude; où je ne voyais à peu près personne; où les rares Indiens venus au Fort étaient détournés de moi par le maître d'école protestant, établi là tout exprès pour entraver mon ministère; où mon hôte enfin, dont l'enthousiasme s'était évanoui, parce qu'il s'était sottement figuré que je soupçonnais sa délicatesse? Ce changement dans les procédés était d'autant plus injuste que ce brave homme, toujours bourru, ne se méfiait même pas des sauvages eux-mêmes, qui, s'ils l'eussent

voulu, auraient pu me voler aisément. Toujours mécontent, il affectait de prendre des politesses pour des injures; soupçonnant des arrière-pensées partout, il ne me supportait qu'avec peine et me faisait l'effet d'un gardien plutôt que d'un ami. Soit par malice, soit par sottise, quand vint le temps de la mission, contrairement à ce qui avait lieu les années précédentes, il n'autorisa les Indiens à venir au Fort que peu de jours avant ou seulement la veille de l'arrivée de la berge du Fort-Simpson, avec laquelle je devais descendre à Sainte-Thérèse. Ainsi mon ministère fut entravé.

Fidèles aux ordres de leur « bourgeois », les Indiens, et les *hommes* seuls, n'amenèrent leurs pelleteries que trois jours avant mon départ. Tous, à l'exception des Montagnards, se rassemblaient chaque soir chez le maître d'école protestant, leur frère, cousin, beau-frère et parent à tous les degrés, pour assister à son prêche et à sa prière. Enfin la berge du Fort-Simpson arriva, et je m'embarquai le lendemain pour Sainte-Thérèse... Ainsi, après un pénible séjour de trois mois à ce poste, je le quittais n'ayant à peu près rien fait. Une chose surtout m'affligeait, c'était de laisser derrière moi le ministre protestant arrivé la veille. Il se disposait à accompagner les Indiens dans leur camp pour leur donner, disait-il, durant trois semaines, les exercices de la mission. J'ai hâte de dire qu'après huit jours, il s'en revint découragé ou à peu près, ainsi que je l'ai appris depuis.

Malgré mon peu de succès, il en était tout autrement de moi. J'étais, en toute vérité, rempli d'espérance. Aussi avais-je promis à mes Esclaves de revenir bientôt continuer une maison que j'avais déjà commencée et que les dispositions de mon hôte m'avaient obligé à laisser inachevée. Pour assurer mon retour, j'avais sollicité du chef du district toutes les autorisations nécessaires, soit

pour être recueilli par la berge qui allait remonter, soit pour être hébergé au Fort, soit encore pour en recevoir des vivres et les secours réclamés pour l'achèvement de la bâtisse. Quand, au passage de la berge qui revenait de Good-Hope, je demandai au commis qui en avait la charge de me laisser embarquer, il ne voulut pas reconnaître la permission, assez équivoque d'ailleurs, que j'avais reçue du chef du district. Il prétexta l'embarquement de l'évêque anglican avec sa femme, sa suite et une quantité considérable de colis, et me refusa le passage. Au moment du départ cependant, il me fit des excuses et m'accorda ma demande, mais c'était trop tard, je n'étais plus prêt.

Cinq semaines après, le 21 juillet, les berges de Peel's-River, qui se rendaient au Fort-Simpson, passèrent ici. Je jugeai l'occasion favorable pour retourner vers mes Indiens de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Je demandai donc *le passage* au commis en charge. Il me le refusa poliment, n'ayant pas de place, disait-il, pour trois passagers; j'avais, en effet, avec moi deux jeunes gens. Décidément, le démon ne voulait pas de Missionnaire catholique à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Je laissai donc partir les berges; mais, trois heures après, je les rejoignais en canot à leur campement, et j'arrivais avant elles, six jours après, au Fort du Petit-Rapide. Sur mon passage, je rencontrai, échelonnées le long du Mackenzie, plusieurs loges de ces Indiens qui, l'hiver dernier, me fuyaient, et que le démon voulait soustraire aux influences de notre sainte religion. Je fus ravi de leur bon accueil. Comme je ne parlais pas leur langue, ils ne me comprenaient que difficilement. J'essayai cependant de leur faire entendre que c'était nous, prêtres catholiques, et non pas le ministre protestant, qui les avions évangélisés les premiers; que c'était à nous qu'ils devaient le baptême de plusieurs de leurs

enfants; que c'était nous qui leur avions appris le signe de la croix, et que, par conséquent, c'était à nous qu'ils devaient accorder créance. Comme ils me demandaient vainement du thé et qu'ils m'objectaient les largesses des ministres, je leur répondis que ma *prière* étant la seule et unique *prière* de Dieu, ils devaient l'accepter par amour pour lui et non pour recevoir des présents du Missionnaire. Je leur dis que je venais les instruire et leur montrer le chemin du ciel, et non pas pour les tromper ni les acheter. Enfin, je leur déclarai que je ne consentirais jamais à leur donner la moindre feuille de thé dans l'intention d'acheter par cette générosité le droit de baptiser un seul de leurs enfants. Je ne me rappelle plus ce qu'ils me répondirent alors, mais tous me demandèrent des médailles et des croix après que j'eus baptisé leurs enfants, au nombre de dix. Je compris que leur désir était d'être catholiques, mais que l'absence continuelle du prêtre les avait fait se tourner vers le ministre protestant. En redescendant, au mois de septembre suivant, vers Sainte-Thérèse, je revis encore une partie de ces Indiens, je restai environ une heure chez eux et profitai de ce temps pour apprendre aux mieux disposés la moitié de la seconde partie de l'*Ave Maria* : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. » (J'en ai rencontré dernièrement qui, depuis cette époque, n'ont pas cessé de la réciter.) Enfin, je leur promis ma visite pour l'hiver suivant, de 1883; ils m'en témoignèrent leur satisfaction par des *marcis* répétés. Le 15 septembre, je rentrai à Sainte-Thérèse. Durant ce voyage, j'avais fait douze baptêmes d'enfants et un mariage.

Je dois dire cependant que durant les trois mois de mon séjour au Petit-Rapide, l'hiver de cette année 1882, je n'avais pas été absolument oisif. Chaque jour, matin et soir, durant deux mois, j'avais fait le catéchisme à deux

pauvres femmes infidèles. Quand elles furent suffisamment instruites, je les baptisai et leur fis faire leur première communion. Ce fut un grand bonheur pour elles et pour moi. Tous les matins, elles assistaient à la messe, durant laquelle elles récitaient à haute voix le chapelet à tour de rôle. Ainsi elles s'habituaient à faire plus tard cet exercice de piété, seules, dans leurs loges, après le départ du Missionnaire. Depuis cette époque, elles ont été fidèles à leur prière de chaque jour. L'une d'elles, en particulier, n'a pas omis une seule fois de dire, le dimanche, le chapelet avec ses parents, auxquels elle l'a appris. Par ses exemples, sa vie édifiante, sa piété et ses exhortations, elle en a gagné plusieurs à notre cause, et c'est elle qui soutient contre le découragement les Montagnards de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qu'il ne m'a plus été possible de revoir depuis 1882.

Les années 1883 et 1884, la disette de vivres et l'absence de chiens interrompirent la visite de ce poste. A l'été de cette dernière année, dans un nouveau voyage que je fis à la Providence, je ne revis qu'une ou deux familles et je baptisai un nouveau-né. Le commis de Petit-Rapide renonçant à son antipathie et, cédant à un bon mouvement ou pour mieux dire à un vif désir de revoir le prêtre l'hiver chez lui, et de procurer à une famille de blancs, à la sienne et aux Indiens, la même consolation, me donna généreusement les provisions nécessaires pour effectuer ce voyage au temps marqué, c'est-à-dire six mois plus tard. Il me promit même de venir en carriole à ma rencontre dès qu'il serait informé de ma venue. Je ne pus résister à ses offres si conformes à mes désirs, et je laissai à Notre-Dame du Sacré-Cœur ma chapelle et quelques fournitures. Mais quand l'heure vint, c'est-à-dire l'hiver de 1885, des obstacles imprévus se présentèrent. Les travaux importants de Sainte-Thé-

rèse et le désir de mon supérieur, le R. P. Séguin, me retinrent au Fort-Norman.

Toutefois, le bon Dieu et Notre-Dame du Sacré-Cœur, patronne des causes désespérées, n'abandonnèrent pas ces pauvres Indiens. A l'automne de 1884, un simple sauvage se rencontra qui, par sa conduite irréprochable, ses bons exemples et son influence, fit beaucoup de bien aux autres et les affermit dans leur résolution d'embrasser définitivement le catholicisme. Ce sauvage, nommé Sébastien, marié à une sauvagesse catholique louée pour sa piété et sa fidélité à tous les devoirs de la vie chrétienne, était un protestant nouvellement converti par le R. P. de Krangué, chargé de la Mission du Sacré-Cœur. Au service de la Compagnie, au Fort-Simpson, il vivait depuis plusieurs années au milieu de protestants et à la porte du temple qu'il fréquentait. Quoique d'une conduite irréprochable, il n'était jamais admis à participer à la Cène, où l'on voyait pourtant des pécheurs scandaleux, que leur importance et leur influence obligeaient sans doute de ménager. Cette acception de personnes lui avait dessillé les yeux et il était rentré dans le giron de l'Église. Il avait eu le bonheur, à cette occasion, de faire sa première communion. Ce ne fut que quelques jours après qu'il fut placé au Petit-Rapide, où il communiqua ses impressions à mes sauvages, tous, plus ou moins, ses parents à quelque degré. Depuis cette époque, ceux-ci, à de rares exceptions près, ne voulurent plus avoir de rapport avec les ministres.

L'évêque anglican, le Révérend Bompas, ayant appris sans doute leurs dispositions, descendit en berge quelques mois plus tard jusqu'au Petit-Rapide, où il les trouva tous réunis. C'était à la fin de mai 1885. Ils se tinrent à l'écart, et malgré les largesses bien connues du prédicant envers ceux dont il baptisait les enfants, malgré ses ré-

clamations, aucun d'entre eux ne consentit à lui laisser baptiser ses enfants. On dit que, dans sa colère, il en saisit un de force et le baptisa. Ceci n'a pas été confirmé; mais il est certain qu'il fut grandement irrité. Rebuté par cet échec, il se décida à poursuivre son voyage jusqu'au Fort-Norman, d'où il retourna vers eux, quelques semaines plus tard, accompagné cette fois de son maître d'école ou catéchiste, leur parent, le même dont il a été parlé au commencement de ce rapport. Le *gouvernail* (le pilote) de la berge qui portait Sa Seigneurie, fort complaisant pour Elle, abordait à tous les camps d'Indiens campés le long du fleuve, et lui donnait le loisir de séduire encore ces pauvres ignorants. Mais, pas plus que son évêque, le catéchiste protestant, qui se prévalait de sa parenté, ne put les fléchir. Leurs cris et leur colère furent sans effet. Ils ne firent pas un seul baptême. Par contre, ils eurent le déplaisir d'apprendre de la bouche même de ces Indiens, que le prêtre catholique, qu'ils n'avaient pourtant vu qu'en passant, était leur *Yatri* (leur Priant) et qu'ils étaient là tout exprès pour l'attendre. De guerre lasse, les soi-disant missionnaires les quittèrent pleins de colère et, la rage au cœur, méditant de nouveaux moyens de séduction, comme le démon, leur père, qui les avait envoyés.

Ces Indiens m'avaient fait écrire que, n'ayant pas reçu de visite l'hiver précédent, ils allaient passer l'été le long du fleuve Mackenzie pour m'y attendre. J'aurais pu me rendre chez eux, non sans difficulté il est vrai, en même temps que l'évêque anglican et son catéchiste, mais je ne crus pas la chose opportune. Je les suivis cependant de près et j'arrivai bientôt au camp; ignorant ce qui s'était passé, je n'étais pas sans inquiétude à leur sujet. Aussi fus-je bien surpris, en les abordant, de l'expression de joie inaccoutumée qui brillait sur tous les visages. Les

vieillards me témoignèrent leur sympathie en m'invitant à prendre mon logement dans leur loge respective. On m'offrit un peu de nourriture, et l'un d'entre eux, qui achevait de manger un gigot d'orignal, crut de son devoir de me présenter les restes de son repas : « Es-tu capable de manger cela ? » me dit-il. Quoiqu'il fût borgne, il s'y prit de si bonne grâce que je ne refusai qu'avec peine ; alors il cassa l'os et m'en offrit la moelle, non sans l'avoir goûtée. Mon serviteur lui épargna un nouveau refus de ma part. Pour ne déplaire à personne, je pris mon repos dans ma tente et mes repas dans la loge du chef. Je note en passant que tant qu'il y eut des vivres les sauvages me nourrirent gratuitement. Je leur avais d'ailleurs demandé ce service, pour les habituer à voir dans le Missionnaire non pas un étranger, mais un père. Je me réservais, à part moi, de les dédommager de la façon qui me paraîtrait la plus convenable et la plus utile.

Je m'étais bien promis de passer au milieu d'eux au moins quinze jours ; mais la disette, comme toujours, vint opposer son « veto » à ce plan, et je ne pus demeurer que dix jours. Tout ce temps, à l'exception des heures de la messe et de la prière du soir précédée du chapelet, je le passai à converser avec eux, les entretenant surtout de notre sainte religion. Ainsi, comme à leur insu, ils apprenaient leur catéchisme en même temps qu'ils s'habituaient à mon dialecte et que moi-même j'étudiais le leur. Ils apprirent aussi en partie la récitation du chapelet. Enfin, avant mon départ, j'eus la consolation de baptiser ou rebaptiser sous condition tous leurs enfants, à l'exception de deux, et quelques adultes. Ainsi se termina cette visite de l'été de l'année 1885.

Au printemps dernier (1886), c'est-à-dire au milieu du mois de juin, sur l'ordre de Mgr Clut, je suis remonté avec lui, à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Tous les Esclaves

s'y trouvaient encore réunis à notre arrivée. Sa Grandeur crut remarquer qu'ils paraissaient heureux de nous voir. Elle ne s'était pas trompée.

Quelques jours auparavant le ministre du Fort-Simpson m'avait précédé à ce poste, mais il en était revenu plus découragé que jamais. Le temps n'est plus où ce Révérend me disait (en 1882) avec son effronterie habituelle : « De quel droit faites-vous construire ici (à Notre-Dame du Sacré-Cœur) une grande maison ? Vous n'en avez pas l'autorisation du chef du district. Vous n'avez rien à faire ici, tous ces Indiens sont protestants, etc. » S'il se rappela alors ce que je lui avais répondu, il dut me soupçonner de *faire la médecine*, comme son évêque le R. Bishop Bompas osa un jour nous en accuser en présence d'un de nos Pères. Quand le Révérend voulut convoquer ses prétendues ouailles, il s'aperçut bientôt qu'il prêchait dans le désert. Il agitait sa clochette, envoyait sonner autour des loges, appelait les Indiens, allait les chercher dans les camps, les gourmandait et tempêtait ; on ne l'écoutait pas. Ceux-là mêmes à qui il confiait sa sonnette la lui rapportaient sans entrer chez lui, et ceux qui se présentaient lui réclamaient du thé en payement. Les vieilles femmes lui faisaient le même affront. C'était, paraît-il, pitoyable. A peine quelques jeunes étourdis, indécis ou indifférents, assistèrent à sa *prière*. Tandis qu'ils demeuraient sourds à sa voix, les Indiens se réunissaient (j'ignore si c'était chaque jour) chez le chef du poste, pour la récitation du chapelet. Le dimanche, la maison était trop étroite et l'exercice se répétait pour satisfaire la dévotion de tous. C'en était trop ; notre Révérend ne put y tenir. « Il n'y a rien à faire avec ces sauvages, » disait-il. Il n'eut pas la patience d'attendre le retour de la berge, qui devait le faire remonter au Fort-Simpson. Il profita du départ d'une bande pour

s'en aller. Il suivit les gens jusque dans leurs montagnes, où il finit par baptiser un de leurs enfants. Enfin il loua un canot et regagna le pays d'où il était venu. Sur quatre enfants qu'il baptisa, l'un d'eux n'a pas encore vu le Missionnaire catholique, un autre me fut présenté par les parents repentants, pour être rebaptisé ; les deux autres, ainsi que leurs parents, vinrent trouver le prêtre, assister aux exercices, apprendre leurs prières et recevoir des chapelets dont ils connaissaient en partie le mode de récitation.

Comme je viens de le dire, quand nous arrivâmes au Petit-Rapide, c'est-à-dire à la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, les Indiens étaient encore tous là, sauf les Montagnards. Mais ils touchaient à l'heure de départ : la disette les chassait. Ils attendirent cependant trois jours encore auprès du Fort. Durant ce temps ils furent assez exacts aux exercices de la Mission. Je fis quelques baptêmes dont plusieurs d'adultes, ainsi qu'un mariage. J'entendis aussi quelques confessions, chose rare encore.

Quand ils partirent je ne pus les suivre. J'étais retenu par deux familles blanches du poste. Comme je n'avais ni canot ni serviteur pour les rejoindre plus tard, je leur fis promettre de m'envoyer chercher, à la première occasion. Tandis que je donnais mes soins aux blancs, arriva un sauvage du Fort-Simpson qui ne me connaissait pas et dont les parents n'avaient pas vu de prêtre depuis longtemps. Sur mon invitation il consentit à m'accompagner chez eux, et j'arrivai après une journée et demie de navigation. C'était la nuit, tout le monde dormait, les portes des loges étaient closes. Aux aboiements des chiens une femme parut et ralluma quelques tisons à demi éteints ; c'était la mere de mon serviteur. Elle me regarda avec étonnement, mais ne m'invita pas à m'abriter à son foyer de famille. Mon serviteur, de son côté, ne s'occupait plus de

moi, je ne savais donc de quel côté diriger mes pas, ni comment je pourrais pénétrer dans les loges. On s'aperçut de mes hésitations et je fus salué par des éclats de rire et des apostrophes désagréables à entendre. Décidément, ces gens-là ne connaissaient guère leur pasteur. Enfin je finis par m'introduire comme je pus dans la loge la plus grande. Une fois installé, je touchai la main à son propriétaire et à ses gens et me fis préparer à manger. Après avoir pris une tasse de thé que partagea avec moi mon hôte involontaire, je lui demandai un coin pour étendre mes couvertures et prendre un peu de repos. Il fit déloger son frère et me donna sa place. En un clin d'œil mon lit fut prêt et j'en pris possession. A mon réveil je fis avec les habitants plus ample connaissance. Bientôt ils me considérèrent comme un des leurs. Ils n'avaient pas tout à fait tort, puisque je me disais leur Père. Aussi mon hôte m'offrit-il, aimablement du reste, les *reliefs* de son repas. Je refusai de mon mieux sa politesse, et à mon tour je lui donnai une part de mon dîner. Il me remerciait également, seulement il acceptait. Ainsi, j'étais chez moi. Ces pauvres gens attestaient hautement leur bonheur de posséder le Missionnaire. Ils me remercièrent plusieurs fois avec effusion d'être venu les visiter. Je demeurai cinq jours en leur compagnie, et finalement je les baptisais tous, enfants et adultes, à l'exception de deux, renvoyés à une autre année.

Cependant le temps approchait où les Indiens de la Mission du Sacré-Cœur devaient m'envoyer chercher. Mais le vent debout et la pluie déchaînée semblaient devoir mettre obstacle à mon départ.

Mon jeune homme, qui se trouvait chez lui et à l'abri auprès d'un bon feu, ne se souciait guère d'affronter un pareil temps. « Il vente trop, » me disait-il. Je feignis de croire qu'il ne ventait pas du tout et je saisis le canot pour

le jeter à l'eau. Quand il me vit si décidé, il se décida à son tour, et nous partîmes. Le vent et la pluie cessèrent et nous arrivâmes à peu près secs à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il s'en faisait temps. Quatre jeunes gens m'y attendaient depuis la veille. Ils consentirent à retarder leur départ jusqu'au lendemain, lundi. Je célébrai ce jour-là la sainte messe. Les blancs reçurent la sainte communion, et après un bon déjeuner, que je pris avec le commis du poste, je me rembarquais pour revoir les chers sauvages qui m'avaient quitté quelques jours auparavant.

Quelques heures après j'étais au milieu d'eux. Malheureusement, depuis leur départ, la chasse avait été nulle, le poisson rare, ils *jeûnaient*. Dès le lendemain de mon arrivée, la moitié de la bande, chassée par la disette, gagna les montagnes. Quant aux autres, les hommes et les jeunes gens, ils étaient à la chasse ou s'occupaient de la pêche ; les vieilles femmes ne pouvaient abandonner leurs loges, dont elles avaient la garde ; les plus jeunes se tenaient enfermées et à l'abri du mauvais temps, les enfants, indociles à leurs parents et encore trop indisciplinés, ne pensaient qu'à jouer. Pour tous ces motifs presque personne ne venait assister à la *prière*, soit le matin, soit le soir. Enfin, obligé que j'étais de partager mes vivres avec les plus affamés, je m'aperçus que mes provisions s'épuisaient rapidement. En de telles circonstances ma présence n'était plus opportune ; la quatrième journée je pris donc congé d'eux et descendis à Sainte-Thérèse, content toutefois de leurs bonnes dispositions et du peu de bien qui s'était fait. Ils avaient appris quelques mots de leurs prières et assisté à deux ou trois instructions : j'avais entendu quelques confessions, ratifié un mariage et fait quelques baptêmes. Somme toute, je ne regrette pas le temps que je leur ai consacré. Je me suis convaincu qu'à l'exception de deux

ou trois jeunes gens indifférents, habitués au ministre protestant, ils aiment tous le prêtre et désirent vivement qu'un Missionnaire réside à leur Fort. L'un d'eux me disait : « Prêtre, nous aimons le Bon Dieu, mais nous sommes des ignorants, nous ne connaissons pas les livres et personne ne s'occupe de nous. Aucun « Priant » (*Yaltri*) ne reste jamais avec nous.— J'ai voulu, répliquai-je, bâtir ici une maison, afin de venir vous instruire, mais votre bourgeois m'en a empêché. La maison que j'ai commencée il y a quatre ans en est toujours au même point. Et pourtant votre maître m'avait promis de la finir ou d'en faire une lui-même. — C'est vrai, reprit-il, c'est à lui la faute, il te hait. » Une raison de cette opposition d'un commis catholique à l'établissement d'une mission à son *Fort*, c'est selon son expression : « *Qu'une mission établie près d'un Fort fait un trou dans le hangar* (sic) à viande de la Compagnie. » Ceci prouve bien la nécessité pour le Missionnaire d'avoir son chez-soi et d'être indépendant. Un autre, s'excusant de ne pas assister aux instructions, me disait : « Prêtre, je t'aime beaucoup ; oui, beaucoup ; j'aime le prêtre. Tu crois peut-être que je mens, parce que je parais me tenir àl'écart ; eh bien, il n'en est rien ; non, je crois fort, fort que tout ce que tu dis est vrai... Le prêtre peut-il mentir ? c'est impossible ! Je crois comme tu le dis, je crois fort que le Faiseur de la terre (lisez : Dieu) est tout à fait nécessaire, « *Nécoetsini otriyé betta-o-dé-ha,* » mais, vois-tu, je suis accablé de travail à cause de mon prochain départ, car plus de viande ! » Enfin, un autre me disait confidentiellement : « Père, les sauvages se souviennent de toi, ils aiment le « Priant », mais tu n'es jamais là. Ils ont dit au ministre qu'avant tout, ils voulaient un « Priant » qui les conduisit et qu'ils « iraient à celui qui resterait avec eux, c'est-à-dire à leur Fort. »

Ainsi, il est évident que ces Indiens désirent vivement

d'être évangélisés. Ils voudraient surtout le Missionnaire catholique, qu'ils estiment beaucoup plus que les ministres; mais plutôt que de n'en pas avoir, ils croiraient agir avec sagesse en se livrant à ceux-ci. Si donc nous ne nous hâtons de les satisfaire, si un Père connaissant leur langue ne les visite régulièrement tous les ans et ne demeure au moins quelques mois à leur Fort, ils finiront par croire à de l'indifférence de notre part et ils retourneront aux Révérends. Ceux-ci, qui connaissent notre petit nombre et la modicité de nos ressources, vivent dans cette espérance. Aussi, dès cet hiver, le catéchiste protestant, dont j'ai parlé plus haut, va se rendre au Fort du Petit-Rapide, qui prend désormais le nom de Fort-Wrigley, pour s'y construire une habitation où il résidera habituellement. Il est remplacé au Fort-Norman par un nouveau ministre. C'est une désolation pour nous de voir ces gens-là se multiplier dans le bas Mackenzie, où depuis onze ans notre nombre a été réduit au lieu d'augmenter. Tandis que depuis le fort du Petit-Rapide jusqu'au-delà de Peel's River il y a quatre ministres protestants, sans compter l'évêque anglican et un catéchiste, qui s'occupent des Indiens de ce vaste territoire, nous ne sommes que deux Pères pour leur faire face. Je ne compte pas nos Frères convers, parce que ni eux ni aucun dans le pays, que je sache, n'ont été formés pour catéchiser. A mon humble avis ceci est une lacune. Il me semble que quelques-uns parmi eux pourraient bien apprendre aux sauvages leurs prières et même la lettre du catéchisme, du moins aux enfants. Ne fissent-ils que cela au temps de la mission, où le travail est parfois écrasant, ce serait un immense service qu'ils rendraient à tous, aux Pères comme aux Indiens. En outre, quand ils se rendraient dans les camps pour chercher des vivres, ou quand ils garderaient la Mission en l'absence du Père, ils pour-

raient réciter le chapelet pour les Indiens comme le fait à *Good Hope* notre excellent Frère KEARNAY. Le catéchiste protestant dont j'ai parlé plus haut sait à peine lire, et cependant, comme il fait la prière pour les sauvages et qu'il chante quelques cantiques, il est désigné sous le même nom que les ministres et les Prêtres catholiques; on l'appelle *Yaltri*, le Priant. Beaucoup ne voient pas de différence essentielle entre lui et les autres Yaltri. Il fait beaucoup de mal, et plus peut-être que les ministres eux-mêmes. Des Frères convers qui apprendraient aux Indiens leurs prières, mériteraient beaucoup devant Dieu et devant les Missionnaires, et les Indiens catholiques, voire même la plupart des autres, sauraient faire la différence qui doit exister entre eux et les Pères. Ceci soit dit, du reste, sauf meilleure appréciation des choses.

Le Fort du Petit-Rapide va être transporté quelques milles plus bas sur la rive droite du Mackenzie et prendre le nom de Fort-Wrigley. Comme je viens de le dire, les protestants vont dès cet hiver s'y établir à poste fixe. C'est là que désormais se rendront nos Indiens de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Vu le nouveau moyen de navigation adopté par la Compagnie, il est probable que je ne pourrai plus visiter ce poste en été; l'hiver, la disette traditionnelle du Fort-Norman sera un obstacle plus insurmontable encore. De fait les soins de cette visite reviendraient de droit au Révérend Père en charge de la Mission du Sacré-Cœur de Jésus au Fort-Simpson. Il est beaucoup plus rapproché d'eux que le Missionnaire de Sainte-Thérèse. Il peut se rendre chez eux en steamboat et en revenir par la même voie, ce que le Missionnaire de Sainte-Thérèse ne pourra probablement pas faire; enfin, il parle depuis de longues années et avec beaucoup de facilité la langue de ces Esclaves, pour la plupart ses anciennes ouailles qu'il a un peu perdues de vue.

Cette Mission compte plus de 200 âmes, dont 190 sont connues du Missionnaire. Sur ce nombre 70 enfants ou adultes ont été baptisés depuis, dans l'espace des cinq dernières années; 27 connus de nous l'avaient été précédemment. Enfin un bon nombre d'autres ont dû l'être aussi, mais leur changement continuel de nom n'a pas permis de retrouver la date de leur baptême.

Je termine ce trop long rapport, mon Révérend Père, en vous traçant le tableau statistique des différentes œuvres accomplies à Notre-Dame du Sacré-Cœur par le Missionnaire de Sainte-Thérèse, de 1881 à 1886.

	1881.	1882.	1883.	1884.	1885.	1886.	Total.
Baptêmes d'enfants.......	3	11	(1) »	(2) 1	25	14	54
— d'adultes........	»	2	»	»	4	9	15
Confessions.............	4	10	»	»	16	18	38
Communiants...........	2	6	»	»	8	5	21
Premiers communiants...	»	2	»	»	2	»	4
Confirmations...........	»	»	»	»	2	»	2
Extrême-onctions........	»	»	»	»	1	1	2
Mariages...............	»	1	»	»	»	3	4
Sépulture ou bénédiction de tombe.............	»	»	»	»	»	1	1

Xav.-Georges Ducot, O. M. I.

EXTRAITS DE DIVERSES LETTRES

ADRESSÉES A Mgr CLUT.

Le R. P. Séguin écrit de Notre-Dame de Bonne-Espérance, Good-Hope, le 7 février 1887 :

Monseigneur et bien cher Père,

L'année dernière, à pareille époque, nous habitions sous le même toit, et nous pouvions, de vive voix, nous

(1) En 1883, on n'a pu visiter la Mission.
(2) En 1884, on n'a pu visiter la Mission.